

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité ou de soutien.

Frans de Waal, Frans Lanting
Bonobos, Le bonheur d'être singe
Fayard 1999

Préface	page 2
Ch 1. Le dernier grand singe	page 2
Ch 2. Deux genres de chimpanzés	page 3
Ch 3. Au cœur de l'Afrique	page 4
Ch 4. Les singes de Vénus	page 7
Ch 5. Les bonobos et nous	page 11
Ch 6. Sensibilité	page 12
Epilogue	page 12

Certains témoignages suggèrent désormais que le passage à la bipédie, longtemps considéré comme un moment décisif de la préhistoire humaine, a coexisté avec un mode de vie arboricole : cela pourrait faire du bonobo, habitant des forêts, la clé d'une reconstruction nouvelle du passé.

Chapitre premier

Le dernier grand singe

Pour se plaindre, un jeune prend l'air triste et boudeur d'un enfant malheureux, ou tend la main pour quémander de la nourriture. Lors d'un rapport sexuel, une femelle pousse des cris de plaisir ; Et lorsqu'ils jouent, les bonobos ont de gros rires si leurs partenaires leur chatouillent le ventre ou les aisselles. Pas moyen d'y échapper : nous avons affaire à un animal si proche de nous que la frontière s'estompe sérieusement.

Ces singes ne se conforment pas aux schémas traditionnels ; ils sont pourtant aussi proches de nous que le chimpanzé, en fonction duquel on a reconstitué une bonne part du comportement humain ancestral. S'ils avaient été connus plus tôt, les scénarios de l'évolution humaine auraient pu mettre l'accent sur les relations sexuelles, l'égalité entre mâles et femelles, l'origine de la famille, plutôt que sur la guerre, la chasse, l'emploi des outils et autres prérogatives masculines. La société bonobo semble régie par le « Faites l'amour, pas la guerre » des années 60, plutôt que par le mythe d'un singe tueur sanguinaire qui domine les manuels depuis plus de trois décennies.

Faire du chimpanzé la pierre de touche de l'évolution humaine représentait donc un gros progrès. Un aspect de ce modèle semblait cependant aller de soi : la supériorité masculine demeurerait parfaitement « naturelle ». Les mâles dominent ostensiblement les femelles chez les chimpanzés et les babouins. Chez ces derniers, ils sont d'ailleurs deux fois plus gros qu'elles, et armés de crocs aussi redoutables que ceux d'une panthère. Le dimorphisme sexuel est moins marqué chez les chimpanzés, mais là encore, les mâles règnent, souvent brutalement : il est extrêmement rare qu'un adulte en bonne santé soit dominé par une femelle.

Survient alors le bonobo, qu'on peut caractériser comme une espèce égalitaire, où les femelles jouent un rôle central, où le sexe se substitue à l'agressivité. Il est impossible de comprendre sa vie sociale sans tenir compte de sa vie sexuelle : les deux sont inséparables. Alors que chez les autres espèces elle constitue un secteur à part, chez le bonobo elle fait partie intégrante des relations en société, et pas seulement, d'ailleurs, entre mâles et femelles. En effet, il a en ce domaine des contacts avec pratiquement tous les partenaires concevables (hétérosexuels ou non), et leur fréquence est supérieure à celle de tous les primates.

Pour autant, son taux de reproduction est assez bas. En liberté, il est approximativement égal à celui du chimpanzé, la femelle donnant le jour à un seul enfant à des intervalles d'environ cinq ans. Cette situation nous paraîtra familière : faire l'amour sans

souci d'assurer sa descendance est l'une des caractéristiques les plus marquantes de notre espèce.

Le bonobo, à l'érotisme si diversifié, si plein d'imagination, pourrait nous aider à replacer les relations sexuelles dans un contexte plus vaste. Les idéologies de la reproduction négligent généralement certains aspects de la sexualité humaine – le plaisir, l'amour, les liens affectifs. (...) Leurs rencontres sexuelles sont étonnamment détendues, voire plus affectueuses que strictement érotiques. Si eux-mêmes se montrent à ce point décontractés, on aurait tort de céder à des obsessions typiquement humaines.

Ces dernières années, on a rassemblé bien des connaissances sur ce singe extrêmement énigmatique. De telles découvertes doivent être examinées de près, le bonobo étant aussi proche de nous que son frère le chimpanzé. Selon les analyses d'ADN, nous partageons 98% de notre matériel génétique avec ces deux singes. De plus, s'ils sont nos plus proches cousins, la réciproque est vraie !

La première étude substantielle comparant bonobos et chimpanzés fut menée dans les années 30 au zoo de Hellabrunn, à Munich : Eduard Tratz et Heinz Heck n'en publièrent les résultats qu'après la Seconde Guerre mondiale. (...) Tratz et Heck écrivaient avant la révolution des mœurs : aussi éprouvèrent-ils le besoin de transcrire en latin des découvertes un peu choquantes. A cette époque, la copulation face à face était considérée comme propre à l'espèce humaine : il s'agissait d'une innovation culturelle reflétant la dignité et la sensibilité nous séparant des formes de vie « inférieures ». Tout en affirmant que les chimpanzés copulaient à la manière des chiens (*more canum*) et les bonobos comme les humains (*more hominum*), nos deux auteurs observaient toutefois que les organes génitaux des femelles bonobos semblaient adaptés à cette position : la vulve est située entre les jambes et non, comme chez les chimpanzés, vers l'arrière.

Le gorille a une réputation de férocité parfaitement imméritée : en fait, c'est un bon géant. Animal essentiellement terrestre, il se déplace en groupes permanents comptant moins de dix individus : un mâle adulte (le fameux *silverback*), plusieurs femelles et leurs rejetons immatures. C'est là un véritable harem, en compagnie duquel il reste généralement pour la vie. Il y a de violents affrontements lorsqu'il est défié par un autre mâle, qui peut prendre le contrôle des femelles et, parfois, tuer les enfants en bas âge.

Chapitre deux

Deux genres de chimpanzés

Les bonobos mâles sont non seulement plus lourds, mais aussi plus musclés, que les femelles et, contrairement à elles, dotés de longues canines. Il est clair que personne n'aurait pu prédire une société égalitaire à partir de la conformation des deux sexes.

Les bonobos (...) n'ont sans doute jamais quitté la forêt tropicale : aujourd'hui ils vivent exclusivement dans les régions équatoriales humides. Pour cette raison, Takayoshi Kano croit que, n'ayant pas eu grand besoin de s'adapter, ils auraient pu conserver plus de caractéristiques ancestrales que les humains et les chimpanzés. Si c'est le cas, ce sont eux

qui ressembleraient le plus au prototype des trois espèces actuelles. C'est là un point de vue ; un autre affirme, inversement, que le bonobo a beaucoup évolué. Une telle position s'appuie sur les caractéristiques très particulières de leurs chromosomes, de leurs groupes sanguins, leur dentition, leur anatomie sexuelle et de la physiologie de leur reproduction. On s'est demandé si les bonobos n'auraient pas évolué en conservant, à l'âge adulte, des caractéristiques juvéniles – processus connu sous le nom de néotonie.

L'orientation frontale de la vulve, d'ailleurs également présente dans notre propre espèce, peut être considérée comme un effet de la néotonie, caractéristique essentielle de l'évolution humaine, qui se manifeste dans notre faible pilosité, notre gros cerveau, dans un tempérament volontiers joueur.

Les bonobos se livrent rarement aux complexes affrontements de règle chez les chimpanzés, où l'un des adversaires recrute des partisans contre l'autre, lequel est contraint de faire de même, jusqu'à ce que des groupes entiers s'opposent sur le champ de bataille. Chacun s'en va cajoler ses amis pour qu'ils participent au combat, tendant la main vers l'un, prenant un autre dans ses bras. La confrontation peut durer une demi-heure ou plus, avec toutes sortes d'alliances changeantes, les deux camps hurlant et glapissant. Les bonobos, en revanche, s'affrontent pour l'essentiel en combat singulier, sans recourir à des manœuvres visant à impliquer d'autres individus.

Le chimpanzé essaie de gagner de l'influence et d'avoir la supériorité, tandis que le bonobo obéit à un schéma où la soif de pouvoir a moins d'importance. Après tout, il y a beaucoup d'autres manières d'obtenir ce qu'on veut : au sein de la société bonobo, on semble privilégier le règlement pacifique des conflits d'intérêt. Ce qui me conduit à aborder le domaine où les bonobos excellent. Sexe et pouvoir sont deux concepts jumeaux : les chimpanzés résolvent les questions sexuelles par le pouvoir, et eux les questions de pouvoir par le sexe.

Les lecteurs du présent ouvrage ont sans doute entendu parler de Washoe (un chimpanzé), de Koko (un gorille), de Chantek (un orang-outang) ou de Kanzi (un bonobo) : tous savent communiquer par signes, ou désigner du doigt des icônes visuelles pour demander de la nourriture. (...) La question n'est pas vraiment de savoir si oui ou non ces animaux disposent du langage : c'est présenter les choses en termes de « tout ou rien ». En fait, il s'agit de déterminer s'ils possèdent des préalables linguistiques fondamentaux. (...) On n'en sait encore rien.

Chapitre trois

Au cœur de l'Afrique

Chez bonobos, on a affaire à : 1/ des liens étroits, à long terme, entre mère et fils ; 2/ un usage du comportement sexuel comme outil social ; 3/ une organisation sociale centrée sur les femelles. Actuellement, nous connaissons six cas confirmés de dyade mère-fils, qui sont toujours ensemble bien que les fils soient pleinement adultes. Ils voyagent presque toujours ensemble, dans le même groupe.

Le plus frappant, lorsqu'il y a concurrence pour la nourriture, c'est que les femelles se comportent exactement comme elles veulent, alors que les mâles ne le peuvent pas. Même s'ils sont physiquement les plus forts, ils ne désirent pas se battre avec elles. Ils pourraient l'emporter, mais en de telles circonstances, ils ne peuvent guère que s'enfuir. Les femelles sont très douées pour snober ceux qui mendient : « Pourquoi viens-tu m'ennuyer ? Tu ne vois pas que je mange ? » Et quand c'est un mâle qui possède à manger, il perd toute confiance en lui quand une femelle s'approche.

Les chimpanzés sont incapables d'avoir des relations pacifiques avec d'autres groupes. Leur organisation sociale repose sur la manière de prendre l'avantage, de combattre les autres. Si les bonobos sont pacifiques, c'est parce qu'ils peuvent reconnaître la valeur des relations sociales.

Que pensez-vous de l'avenir des bonobos du Zaïre ? (...) Il y a cinq ans, on estimait leur nombre à une dizaine de milliers, mais aujourd'hui ils sont sans doute moins nombreux.

Les observations menées par Kano et ses collaborateurs ont mis en évidence bien des différences entre les sociétés bonobo et chimpanzé, ainsi qu'une ressemblance fondamentale. Les deux espèces vivent dans des sociétés de type « fission-fusion » : elles forment de petits groupes itinérants comportant quelques individus à la fois, et dont la composition change de jour en jour, parfois d'heure en heure ; toutes les associations y sont temporaires, à l'exception de celle unissant une mère et son petit encore immature.

Dans les deux espèces, les mâles restent dans leur groupe natal, tandis que les femelles se dispersent dans les groupes voisins. Il s'ensuit que les mâles les plus âgés connaissent depuis leur naissance les jeunes mâles, qui grandissent ensemble.

Les femelles des deux espèces migrant dans d'autres groupes, les seuls liens de parenté étroits qui peuvent se former sont ceux entre mère et fils, et entre frères (les enquêteurs ignorent qui sont les pères, et les singes aussi, évidemment). Chez les chimpanzés, les frères tendent à s'associer et à se prêter main forte lors des affrontements : on citera l'alliance entre Faben et Figan, qui permit à ce dernier de prendre la première place dans la communauté de Gombe. Inversement, le rapport mère-fils, bien qu'il existe, demeure peu développé. Chez les bonobos, c'est l'inverse : le lien entre parents mâles cède la place aux liens des frères avec la mère. (...) Les mères jouent dans la société bonobo un rôle à ce point important que Kano estime qu'elles en constituent le « cœur ».

Les bonobos semblent plus grégaires que les chimpanzés : il est rare qu'ils se déplacent seuls, et à Wamba un groupe compte en moyenne une vingtaine de membres, soit plusieurs fois ce qu'on observe chez les chimpanzés. (...) Autre signe de la nature grégaire des bonobos : les membres de la communauté se réunissent quand la nuit tombe. Chaque soir ils consacrent plusieurs minutes à entrelacer des branches en haut d'un arbre, afin de se construire une plate-forme confortable, sur laquelle ils passeront la nuit.

Chez les chimpanzés (...) le mâle dominant donne l'impression d'être encore plus grand qu'il n'est en hérissant sa fourrure et en se tenant bien droit, tandis que le dominé rampe littéralement dans la poussière en haletant. Que les bonobos ignorent des rituels

aussi formalisés nous indique déjà que les questions de statut doivent être relativement peu importantes chez eux. C'est particulièrement vrai des relations entre femelles adultes. Les questions de préséance n'y sont pas entièrement absentes, mais demeurent si vagues que Kano, par exemple refuse de parler de « femelles de haut rang » et préfère les dire « influentes ». Il affirme qu'elles sont « respectées par affection, non parce qu'elles sont d'un rang élevé ».

Il y a, certes, des comportements agressifs entre elles : l'une peut, sans prévenir, se jeter sur une autre, la mordre et lui voler sa canne à sucre. On a même suggéré que de tels combats sont les pires que puisse connaître la société bonobo ; pourtant, ils ne constituent qu'une proportion infime des querelles, et l'on peut dire, en règle générale, que les femelles se montrent remarquablement tolérantes. S'il y a une hiérarchie parmi elles, elle repose essentiellement sur l'âge, non sur l'intimidation physique : les plus vieilles ont généralement un statut plus élevé que les plus jeunes.

Inversement, les femelles ayant le rang le plus bas sont des étrangères venues d'autres communautés. Transférées dans un groupe nouveau, elles choisissent une femelle « résidente » particulière, sollicitent son attention, lui proposent de la toiletter et l'invitent à des rapports sexuels. Selon Geb'ichi Idani, qui a étudié ce processus, il se crée des amitiés étroites si l'intéressée leur rend la pareille. Ce contact aide la nouvelle venue à se faire accepter dans la communauté des femelles, qui est étroitement soudée. Une fois qu'elle a eu son premier petit, sa position devient plus stable et plus importante ; puis, quand elle a pris de l'âge et gagné en statut, le cycle se répète : les nouvelles arrivantes cherchent à établir de bons rapports avec elle.

La situation est tout à fait différente entre mâles. Pour autant que nous sachions, ils ne changent pas de groupe et le pouvoir semble avoir beaucoup plus d'importance pour eux : ils se battent beaucoup plus souvent que les femelles. Tandis que les positions proches du sommet, et en particulier celle du mâle, dit « alpha », qui l'occupe, sont généralement assez claires, elles sont bien plus vagues en dessous. Les bonobos ne se livrant pas à démonstrations de force sophistiquées, l'ordre de préséance s'exprime avant tout par des poursuites agressives.

C'est l'aspect le plus surprenant de la société bonobo : il est fréquent que les femelles dominent les mâles. A de rares exceptions, dont les plus connues sont la hyène tachetée et le lémur de Madagascar, la domination des mâles est la norme chez les mammifères, pour des raisons qui n'ont rien de mystérieux : ils sont généralement plus lourds que les femelles, et armés de cornes, de défenses ou de crocs dont elles sont dépourvues. Les bonobos montrent le même dimorphisme sexuel, bien que moins prononcé que chez d'autres primates ; la domination du sexe « faible » constitue donc une violation criante des règles de la biologie.

D'autres observations rapportèrent pareillement qu'au parc de Planckendael, en Belgique, si un mâle tentait de harceler une femelle, toutes les autres s'unissaient pour le chasser. Des observations faites à Wamba montraient que ce phénomène ne se limitait pas aux animaux en captivité.

Lors du congrès de Strasbourg, Furuichi décrit plus en détail ce qui ressemble fortement à une domination féminine dans le rapport à la nourriture : « En règle générale, les mâles arrivaient les premiers sur le site de ravitaillement, mais renonçaient aux positions qu'ils occupaient à l'apparition des femelles. On avait l'impression qu'ils survenaient en premier non parce qu'ils dominaient, mais parce qu'ils devaient se nourrir avant que les femelles n'arrivent. Celles-ci pouvaient les chasser, même quand elles étaient de rang moyen ou inférieur ».

Les femelles sont les premières à construire des nids, généralement assez haut dans les arbres. D'autres suivent, et les mâles s'y mettent en dernier. Ils occupent donc les étages inférieurs et restent à distance maximale des autres mâles, tout en s'efforçant d'être proches des femelles.

Les bonobos sauvages présentent fréquemment des mutilations physiques – doigts déformés, voire pieds ou mains manquants : il faut sérieusement envisager l'hypothèse que c'est peut-être l'effet de la violence. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les mâles adultes, et nous savons qu'ils sont impliqués dans plus de combats que les femelles. (...) Il faut certes y regarder à deux fois avant de les accuser de violences dont jusqu'à présent nul n'a été témoin, mais ce ne sont pas des saints pour autant.

Chez les chimpanzés, les mâles restent dans la communauté où ils sont nés ; qu'il y ait des liens entre eux est donc parfaitement normal. Il en va de même chez les femelles des macaques et des babouins, puisque chez ces deux espèces ce sont les mâles qui émigrent. Les bonobos ont ceci d'exceptionnel que les femelles, bien qu'elles changent de communauté, se lient plus tard avec des partenaires de leur sexe.

Pourquoi y a-t-il si peu de concurrence entre groupes de bonobos ? On sait que chez les chimpanzés, les mâles s'entretuent pour des questions de territoire, que chez les gorilles ils se lancent dans des luttes à mort pour la possession des femelles ; notre propre espèce a une longue histoire de champs de bataille parsemés de milliers de morts. Les bonobos, quant à eux, semblent simplement « rendre visite » à leurs voisins, sans intentions meurtrières, même si cela ne va pas sans tensions ni hostilité. En ce domaine, la première rencontre pacifique fut observée en 1979 à Wamba : deux communautés différentes se rassemblèrent et vécurent ensemble pendant une semaine. Lors d'une récente réunion de primatologies, Kano a passé une vidéo d'un événement de ce genre.

Chapitre quatre

Les singes de Vénus

Le sexe est la « colle » de la société bonobo. Cette femelle montée par un mâle glapit de plaisir. Tous les contacts ne se font pas cependant entre membres du sexe opposé ; les rencontres sexuelles rassemblent pratiquement toutes les combinaisons de partenaires et se pratiquent dans des positions très variées.

Nous vîmes ainsi les bonobos recourir au sexe pour lui-même (Akili et Marilyn), par souci d'apaisement (Leonore et Akili), en signe d'affection (Loretta et le bébé). Mais peut-

être ne faut-il pas parler de « sexe », comportement spécifique visant à un apogée orgasmique, et que nous associons à la reproduction et au désir. Pour les bonobos, il se mêle à toutes sortes d'autres tendances : la satisfaction n'en est pas toujours l'objectif, loin de là, la reproduction n'y est qu'une fonction parmi d'autres. Inversement, il se pourrait que la sexualité humaine, elle aussi, ait une signification plus large qu'on ne croit.

Précédés par des milliards d'années de reproduction sexuée, les effets de la civilisation sur le coït sont, au mieux, marginaux. Il y a peu de pratiques sexuelles typiques de notre espèce qu'on ne retrouve chez les bonobos. Comme l'a dit Claudia Jordan : « Aucune position, ou presque, d'accouplement physique n'est absente. »

Les muqueuses génitales de la femelle, essentiellement les grandes lèvres et le clitoris, gonflent périodiquement comme un ballon de baudruche, signe de réceptivité sexuelle. Cette tumescence et la vulve elle-même sont situées plus entre les jambes que chez le chimpanzé ; le clitoris est saillant, érectile et, lui aussi, orienté frontalement. Il n'est donc pas surprenant que les femelles semblent préférer la position frontale, qui garantit une stimulation optimale. Il se pourrait, de ce point de vue, que l'évolution du mâle soit un peu en retard, d'où une disparité entre préférences masculines et féminines. C'est étendues sur le dos que les femelles invitent invariablement les mâles, adoptant parfois cette position si leur partenaire a commencé différemment ; pourtant l'accouplement est à peu près deux fois plus fréquent en position ventro-dorsale que face-à-face. L'important est cependant que tous les chercheurs ont noté un recours régulier aux deux pratiques, qu'on peut donc considérer comme typiques de l'espèce.

C'est également le cas de la pseudo-copulation ventre à ventre entre femelles, l'une portant l'autre. Cette position – la première peut être soulevée du sol par la seconde, à qui elle s'accroche comme un nourrisson à sa mère – leur permet des déplacements de côté. Elles se frottent mutuellement le clitoris à raison d'une moyenne de 2,2 mouvements latéraux par seconde, soit au même rythme que les coups de rein du mâle.

Outre ces activités sexuelles, je fus également témoin de comportements qu'il vaut mieux qualifier d'érotiques, en ce sens que, même si des adultes du sexe opposé y prenaient part, ils ne pouvaient en aucun cas permettre la reproduction. Le premier est le baiser sur la bouche : le ou la partenaire place la sienne, grande ouverte, au-dessus de celle de l'autre, souvent avec de longs contacts langue à langue. Bien que typiques du bonobo, de tels « baisers langués » sont totalement inconnus des chimpanzés, qui s'embrassent de manière assez platonique.

Autre pratique érotique, la fellation, très fréquente lors des jeux mouvementés entre jeunes. Poursuites et luttes s'interrompaient pour des divertissements sexuels de ce genre, auxquels chacun prenait part, certains montant ceux qui s'y livraient. Tous reprenaient leurs jeux au bout de quelques instants. (...) Le dernier comportement est le massage des parties génitales du partenaire. (...) C'est l'équivalent social de la masturbation, à laquelle les bonobos se livrent également. Selon les observations, ces deux pratiques ne mènent jamais à l'éjaculation. Ceux qui se masturbaient le plus fréquemment étaient les mâles adolescents et les femelles adultes.

Ces activités sexuelles peuvent même s'interrompre en cas de conflit d'émotions, comme le signale une étude ancienne de Sue Savage-Rumbaugh et Beverly Wilkerson, du Yerkes Primate Center : « L'étude au ralenti des copulations filmées indiquait que, dans bien des cas, le rythme et l'intensité des coups de reins étaient visiblement modifiés ou interrompus en fonction des changements d'expression faciale, ou des vocalisations de l'un des deux partenaires. Ces observations suggèrent fortement que, pendant le coït, le chimpanzé pygmée réagit non seulement à son feedback physiologique, mais aussi aux expériences subjectives du ou de la partenaire, telles que les traduisent ces expressions et ces vocalisations. En de nombreuses occasions, il a été observé que le mâle ou la femelle mettait un terme aux coups de reins quand il ou elle ne pouvait avoir de contact oculaire avec l'autre ou quand celui-ci témoignait de son manque d'intérêt en bâillant, en procédant à sa toilette, etc.

Nombre de leurs contacts, notamment avec les très jeunes, ne sont pas, sexuellement parlant, menés à terme. Les partenaires se bornent à se câliner et à se caresser. Le temps de copulation moyen est bref, comparé à celui des humains : treize secondes au zoo de San Diego, quinze à Wamba. Il ne s'agit donc pas d'une orgie ininterrompue, mais d'une vie sociale pimentée par de brefs moments d'activité sexuelle.

Les bonobos substituent ces activités sexuelles aux rivalités : elles apaisent la concurrence à l'heure des repas, facilitent les rapprochements après les affrontements. Vu leurs fonctions conciliatrices, il n'est donc pas surprenant qu'elles rassemblent des partenaires selon des combinaisons très différentes : de toute évidence, le souci de coexistence pacifique ne se limite pas aux couples hétérosexuels. Mes recherches montraient qu'elles menaient tout aussi bien à des contacts où toute reproduction était impossible (ainsi entre deux mâles ou deux femelles). De surcroît, même entre partenaires de sexe opposé, les femelles adultes ne sont fertiles que quelques jours par cycle, aussi toutes les copulations ne peuvent-elles provoquer une conception. (...) J'estimai par conséquent que les trois quarts des rencontres sexuelles de la colonie n'étaient en rien liées à la reproduction.

Pourquoi la société bonobo est-elle à ce point marquée par les liens entre femelles ? Il n'est pas très avantageux pour les femelles de vivre dans un système où les mâles demeurent dans leur groupe d'origine, et où elles doivent migrer pour empêcher la consanguinité. Chez le chimpanzé, un tel système a une justification, les femelles devant se disperser et vivre seules pour pouvoir se nourrir suffisamment. Mais l'habitat des bonobos est plus riche, et peut les accueillir en groupes ; dans un tel environnement, elles peuvent mieux s'en sortir en restant ensemble.

Jusqu'à présent, on a pu avoir l'impression que, sexuellement, les bonobos font feu de tout bois et ne connaissent aucune limite. Pourquoi n'ont-ils pas de partenaires préférentiels, voire à peu près stables ? Et surtout, comment évitent-ils l'inceste ? Il mène à la consanguinité, contre laquelle les animaux ont généralement des inhibitions. De ce point de vue, les bonobos recourent au départ des femelles. Lorsqu'une adolescente quitte sa mère et ses frères et sœurs pour se joindre à une communauté voisine, elle entame une période de transition difficile, s'exposant à des risques qu'il ne vaudrait pas la peine de

courir s'ils ne présentaient pas des bénéfiques importants – elle pourra copuler avec des mâles qui ne lui sont pas apparentés.

On peut raisonnablement penser que nous sommes les seules créatures de la planète à savoir qu'il existe un lien entre sexe et procréation. Personne ne croit que les bonobos, ou tout autre animal, puissent avoir la moindre idée de la génétique ou des effets délétères de la consanguinité. Ils obéissent simplement à un effet de la sélection naturelle : au cours de l'histoire de l'espèce, les femelles passant d'un groupe à l'autre ont conçu des petits plus sains et plus robustes que celles qui ne migraient pas. Rien ne montre qu'elles soient chassées de leur groupe d'origine, ou kidnappées par des mâles extérieurs. Arrivées à un certain âge, elles deviennent tout simplement des vagabondes.

C'est lorsqu'elles ont treize ou quatorze qu'elles donnent naissance à leur premier petit. Il est donc possible que la sexualité des jeunes femelles soit réprimée jusqu'à ce qu'elles en aient besoin pour s'intégrer socialement dans un environnement où les chances d'être engrossée par un proche parent sont très fortement réduites.

Hashimoto et Furuichi rapportent certes de contacts génitaux entre mère et fils, mais seulement à l'âge tendre. Il s'agit davantage d'un moyen de réconfort que l'effet d'une motivation strictement sexuelle.

On ne doute plus guère que l'infanticide soit, chez les animaux sauvages, quelque chose de bien réel, fréquent chez de nombreuses espèces, des lions aux chiens de prairie, des souris aux gorilles. Selon certaines estimations, il représenterait un pourcentage sidérant de la mortalité infantile : 35% chez les langoures gris, 37% chez les gorilles de montagne, 29% chez les signes bleus, et 43% chez les singes hurleurs rouges. On doit à Sarah Blaffer Hrdy l'explication la plus répandue : le meurtre des petits par les mâles est un résultat de la sélection naturelle. Les tueurs s'assurent un avantage en éliminant la progéniture de leurs rivaux, tout en réduisant leur propre temps d'attente pour fertiliser les femelles dont ils viennent de tuer les enfants.

Comment les bonobos ont-ils pu échapper à cette malédiction ? Les tendances à l'infanticide sont-elles tout simplement absentes chez les mâles, ou bien les femelles ont-elles mis au point des contre-stratégies efficaces ? Peut-être les deux : une fois que les secondes ont trouvé un moyen de se protéger de l'infanticide, toute tendance en ce sens disparaît chez les premiers.

Les femelles bonobos rejoignent leur groupe juste après l'accouchement, et copulent au bout de quelques mois. Elles ont réussi à rendre la paternité à ce point ambiguë qu'elles n'ont rien à craindre : les mâles n'ont aucun moyen de savoir de qui ils sont les pères. De plus, comme elles sont souvent dominantes, les attaquer, elles et leurs petits, est toujours une entreprise risquée. Si un mâle s'y essayait, elles s'uniraient pour se défendre. Nous ne pouvons toutefois l'affirmer avec certitude, car jamais on n'a relevé de cas d'infanticide au sein de l'espèce.

Peut-être y a-t-il bonobo en chacun de nous, comme les participants à un certain symposium sur la sexualité humaine furent autrefois tentés de le penser. Contrairement à lui, les humains ne se livrent pas à des rapports sexuels en public ; mais ils se rattrapent dans l'intimité de leurs demeures. Les Français ne parlent pas pour rien de « réconciliation sur l'oreiller ! » Les bonobos nous fascinent précisément parce que, consciemment ou inconsciemment, nous reconnaissons dans leurs relations sociales la manière dont le sexe fonctionne. Il fut un temps où il était impossible de discuter ouvertement de telles questions, même s'agissant des animaux. Leur sexualité était tenue à distance, car elle nous rappelait trop nos propres appétits charnels.

La science n'est pas entièrement neutre : ses intérêts sont souvent liés au contexte socio-culturel de son temps. C'est ainsi que juste après la dernière guerre, les spécialistes du comportement, accablés par la capacité humaine de commettre le mal, furent fascinés par l'idée selon laquelle l'agressivité était innée. Puis, dans les années 70 et 80, avec le renouveau des idéologies libérales et l'effondrement du communisme, les néo-darwiniens firent de l'intérêt personnel le principe directeur de la nature.

Vu sous cet angle, le bonobo survient à un intéressant tournant de l'histoire. Pour commencer, les découvertes récentes semblent être un don tardif de la science au mouvement féministe : elles fournissent une réponse concrète aux modèles évolutionnistes « machos » inspirés du comportement des babouins et des chimpanzés. En second lieu, les bonobos renversent complètement l'idée que le sexe n'a pas d'autre fonction que la procréation.

D'un point de vue féminin, la société chimpanzé paraît plutôt redoutable. Les mâles y partagent bel et bien la nourriture avec les femelles et, la plupart du temps, sont en bons termes avec elles, mais ils les dominent sans partage et, loin de les aider à élever leurs petits, constituent parfois une grave menace pour ceux-ci. La société bonobo leur offre une existence plus détendue : elles contrôlent les ressources alimentaires, dominent les mâles et ne se font guère concurrence entre elles, sauf pour ce qui touche à l'avenir de leurs fils. Il est évident que c'est la richesse sylvestre des bonobos qui permet une telle organisation sociale.

La société humaine se caractérise par des liens entre mâles, comme entre femelles, ainsi que par des familles nucléaires. Nous partageons la première caractéristique avec les chimpanzés, la deuxième avec les bonobos, mais la dernière nous est propre. Ce n'est pas un hasard si, en tous lieux, les gens tombent amoureux, se montrent jaloux, connaissent la honte ou ne se livrent à des rapports sexuels que dans l'intimité, se mettent en quête de figures paternelles aussi bien que maternelles, et accordent beaucoup d'importance aux relations stables.

Depuis des millions d'années, nous nous sommes adaptés à un ordre social reposant sur ces familles nucléaires, dont il n'existe aucun équivalent chez les grands singes. Une telle particularité a fourni à nos ancêtres hominidés une base sur laquelle édifier des sociétés où les deux sexes pourraient coopérer et se sentir pareillement en sécurité. Ce n'est que

lorsque les mâles peuvent établir, avec une relative certitude, qui sont leurs enfants, qu'ils ont des raisons de vouloir les protéger.

Le contrôle des mâles ne fit que croître quand nos ancêtres, renonçant à une existence nomade, se fixèrent et commencèrent à accumuler les biens matériels : à la transmission des gènes à la génération suivante vint s'ajouter celle des richesses. La domination masculine ayant sans doute toujours caractérisé notre lignée, un tel transfert tendit à être de type patrilinéaire. Chaque mâle s'efforçant de veiller à ce que ses biens passent en de bonnes mains – à savoir celles de sa progéniture -, il était inévitable qu'on assiste à une véritable obsession de la virginité et de la chasteté.

Pour le moment, il est (...) prudent d'affirmer simplement que les trois espèces (humains, chimpanzés, bonobos) sont spécialisées, c'est-à-dire qu'elles ont considérablement évolué par rapport à leur ancêtre commun. Malheureusement, cela ne permet pas de résoudre l'énigme du « chaînon manquant » : aucune des trois ne peut servir de modèle.

Une bonne nouvelle, cependant : grâce au bonobo, nous disposons désormais d'un élément supplémentaire pour éclaircir le mystère : il peut avoir conservé de notre ancêtre commun certains traits disparus chez les autres. Son organisation sociale est sans équivalent, ce qui devrait réduire au silence quiconque affirme l'universalité de certaines caractéristiques de nos aïeux. Si des cousins aussi proches que le bonobo et le chimpanzé sont si différents, cela laisse supposer dans notre propre lignée une plasticité – non seulement culturelle, mais aussi évolutionniste – que beaucoup d'entre nous auraient crue impossible.

Chapitre six

Sensibilité

Qui aurait pu imaginer que l'un de nos proches parents connaisse une société où les femelles intimident les mâles, où le comportement sexuel est aussi riche que le nôtre, où des groupes différents se mêlent sans se combattre, où les mères jouent un rôle essentiel, et où la plus grande réussite intellectuelle n'est pas l'emploi d'outils, mais la sensibilité aux autres ?

Epilogue

Ce qui fera sans doute la plus vive impression sur l'observateur amateur, c'est sans doute l'incroyable diversité individuelle des bonobos. Comme les humains, ils diffèrent énormément de l'un à l'autre par l'intelligence, le tempérament, le comportement. Une fois qu'on a reconnu en eux des individus, on ne tarde pas à voir qu'ils ont des personnalités très diversifiées.